

FILLES SPIRITUELLES
DE SAINT JEAN EUDES

AMÉLIE FRISTEL (1798-1866)
ET SON MESSAGE AUJOURD'HUI
par une Religieuse des Saints Coeurs

La proclamation de l'héroïcité des vertus d'Amélie Fristel (cf. ci-dessous, p. 137) est l'occasion de redécouvrir cette fille spirituelle de saint Jean Eudes, qui, deux siècles après lui, a résolument marché sur ses traces.

La fin du XVIIIe siècle avait été pour toute la France une période de troubles et de grandes souffrances. La tourmente apaisée, l'Église de France, dont les ennemis prédisaient une fin prochaine, pouvait mesurer l'étendue de ses pertes. Cependant, comme après les grands orages la nature saccagée rassemble ses forces vives pour lancer un défi à la destruction, cette Église voyait surgir de ses ruines un vigoureux faisceau d'hommes et de femmes dont l'ambition était de porter remède aux malheurs de leurs contemporains.

La région malouine ne fut pas l'une des moins fécondes puisqu'à cette époque elle voyait vivre en son sein trois personnages restés vivants par leurs oeuvres: Jean-Marie de La Mennais, fondateur des Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel, qui continuent à travers le monde à former des générations d'authentiques chrétiens; Jeanne Jugan, fondatrice des Petites Soeurs des Pauvres, qui, sur tous les continents, se dévouent avec le sourire au service des personnes âgées; Amélie Fristel, fondatrice elle aussi d'une congrégation destinée au soin des vieillards pauvres et, dans la suite, appelée directement par l'Église à l'instruction des enfants dans les petites écoles rurales.

Sans doute ces trois fondateurs sont-ils moins connus de la grande histoire que d'autres célébrités malouines, corsaires ou autres. Il est vrai qu'ils n'ont jamais recherché la popularité, soucieux qu'ils étaient uniquement de la gloire de Dieu et du bien spirituel et temporel de leurs frères dans le besoin. Mais Dieu se charge lui-même de leur glorification. En 1966, l'Église proclamait l'héroïcité des vertus de Jean-Marie de La Mennais; le 15 mai 1976, Amélie Fristel était à son tour proposée à l'admiration et à la vénération du peuple chrétien; quant à Jeanne Jugan, elle ne devrait pas tarder à recevoir le même honneur.

QUI EST AMÉLIE FRISTEL?

Une famille éprouvée

La famille Fristel est originaire de la région de Dol-de-Bretagne, où l'on en retrouve encore de nombreux descendants.

Le 19 juillet 1784, Malo Fristel épousait Reine Thomase Lemaescal, elle aussi de la région doloise. Quelques années plus tard, Monsieur Fristel est nommé juge de paix

à Dol, mais il ne tarde pas à perdre sa place du fait des événements de la Révolution. La famille, qui compte alors trois enfants, vient s'établir à Saint-Malo, où Monsieur Fristel exerce les fonctions d'avocat puis de notaire. Sa droiture et sa probité ne tardent pas à lui gagner la confiance de ses nouveaux concitoyens. Cette situation familiale explique les relations que Mademoiselle Fristel entretiendra plus tard avec Monsieur Pomphily, juge au tribunal civil de Saint-Malo, et avec les grandes familles de la région.

Les quatrième et cinquième enfants de Monsieur et Madame Fristel meurent au berceau; aussi la joie est-elle grande à la naissance d'un nouveau bébé le 10 octobre 1798. La Terreur règne alors, et c'est de la main d'un prêtre proscrit que, dès le jour de sa naissance, la petite Amélie reçoit le sacrement de baptême, au salon de la maison paternelle. La maman chérissait sa dernière-née d'un amour encore plus tendre que ses autres enfants; d'ailleurs le bébé était tout sourire et ne donnait aucune peine. On devine l'émotion de cette maman quand, un jour de l'été 1801 on lui rapporte sa fillette ensanglantée. Elle était tombée dans les douves qui, à cette époque, entouraient encore le château de Saint-Malo. Heureusement l'accident était moins grave qu'on ne l'avait d'abord craint; cependant Amélie en conserva toute sa vie une déviation dans le regard.

Mais cette année 1801 devait être marquée par une épreuve beaucoup plus considérable pour les Fristel. Napoléon essayait de rendre peu à peu la paix intérieure à la France meurtrie par dix années de révolution: la loi relative aux prêtres exilés était rapportée, et les églises rendues au culte. À la cérémonie de réouverture de la cathédrale de Saint-Malo la foule se pressait si nombreuse que Monsieur Fristel ne put pénétrer à l'intérieur de l'édifice. Pendant une heure il resta debout, sur le parvis, tête découverte malgré les rayons d'un brillant soleil d'arrière-saison. À peine rentré chez lui il fut terrassé par une congestion cérébrale et emporté en quelques jours. Cette mort fut péniblement ressentie par les nombreux amis de Monsieur Fristel, mais ce fut surtout une perte immense pour sa famille, privée de son chef, et, par là même, du revenu qui lui assurait une modeste aisance.

Peu de temps après, Madame Fristel décida d'habiter Rennes, à cause des facilités qu'offrait la capitale bretonne pour l'éducation de ses fils; cependant elle revenait fréquemment à Saint-Malo, où elle conservait son domicile.

Sans doute accaparée par le soin de sa maison et ses relations, Madame Fristel se déchargea en partie de l'éducation de sa benjamine; elle la confia d'abord à sa fille aînée, puis à une institution religieuse. Reine Fristel, d'un caractère autoritaire, abusa parfois de la douceur et de l'endurance de sa petite soeur, mais celle-ci ne lui en garda jamais rancune. La Providence cultivait déjà dans l'âme de l'enfant l'humilité et l'esprit de sacrifice qui brilleront chez la jeune fille et la religieuse.

Premier appel du Seigneur

Déjà aussi apparaît chez Amélie la préoccupation de secourir les pauvres, surtout les personnes âgées. Avec de jeunes compagnes, elle visite les vieilles femmes grabataires, et ne craint pas de payer de sa personne pour subvenir à leurs besoins, faisant leur ménage, leur apportant du bois pour se chauffer. Sa charité envers les pauvres est le fruit de son amour pour Dieu. Amélie est une enfant très pieuse, en qui son confesseur a découvert une de ces âmes d'élite qu'il faut lancer vers la perfection. Il lui prête des livres, et sa préférence va aux vies de saints, surtout des ermites. Un beau jour, séduite par leurs exemples, elle convainc deux petites compagnes de s'enfuir au

désert avec elle, afin de ne vivre que pour Dieu seul. La fatigue aura vite raison de la générosité de l'une des fugitives, qui, revenue sur ses pas, révélera la retraite des deux ermites.

La vie familiale n'était pas précisément faite pour répondre aux désirs de solitude de l'adolescente. Madame Fristel avait conservé ses relations après la mort de son mari et, selon les coutumes de la bourgeoisie de l'époque, des soirées mondaines s'organisaient, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Tout d'abord Amélie n'éprouva aucun attrait pour ces réunions puis, peu à peu, elle les vit sous un autre jour, et goûta la joie de se sentir regardée et admirée. Mais le Seigneur avait ses vues sur elle; il lui fit bientôt comprendre la vanité de ces plaisirs mondains si elle voulait goûter son intimité. Amélie avait alors quinze ans. Sa résolution fut vite prise, et rien désormais ne put la faire revenir sur sa décision.

Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Puisqu'Amélie a renoncé pour lui aux joyeuses réunions, il lui fait rencontrer une jeune fille avec laquelle elle lie une amitié à la fois forte et tendre: Joséphine Clément. Ensemble elles recherchent la volonté divine et s'entraident à la réaliser. Le jour où elles auront la conviction que leurs routes doivent se séparer, elles puiseront dans leur amitié le courage d'un généreux sacrifice. Amélie usera de toute sa force de persuasion pour aider son amie à vaincre l'opposition de ses parents à son entrée en religion, et cela bien qu'elle-même soit vivement affectée par la peine de la séparation.

Bientôt elle est amenée à un nouveau combat, car elle aussi ressent l'appel à la vie religieuse. Bien consciente et légitimement fière des qualités de sa grande fille, la maman a de tout autres intentions: elle rêve pour elle d'une alliance honorable D'ailleurs Amélie sait charmer son entourage, et plusieurs fois elle est l'objet d'avantageuses demandes en mariage, que sa mère est très contrariée de la voir repousser. Pour finir, elle sait faire vibrer la corde sensible du coeur maternel: « Pour suivre votre désir, lui dit-elle, il me faudrait vous abandonner, tandis qu'en prenant Jésus pour mon époux, je ne vous quitterai jamais. De grâce ne me parlez plus d'autre parti ». Et pour fortifier sa décision, à dix-huit ans, elle obtient de son directeur l'autorisation de faire le voeu de chasteté pour un an avec l'intention de le renouveler chaque année.

Au service des siens

Vers cette époque, Madame Fristel jugea que les raisons ayant motivé son installation à Rennes n'existaient plus, et elle revint définitivement à Saint-Malo. Pour satisfaire sa piété mariale et profiter du soutien d'une association pieuse, Amélie ne tarda pas à solliciter son admission dans la Congrégation des Enfants de Marie établie dans cette ville. Les archives de la maison-mère de Paramé possèdent encore son certificat d'agrégation dans cette société; il est daté du 12 avril 1818.

Progressivement la Providence préparait la jeune fille à sa mission future. Au printemps de 1817 son frère aîné, Malo, atteint d'une maladie de langueur, revint se faire soigner chez sa mère. Le malade a besoin de calme et de grand air; pour les lui procurer, Madame Fristel loue une villa dans la campagne de Paramé, au village de Beaulieu. Celle qui, plus tard, aura à se dévouer près des malades, commence son apprentissage dans sa propre famille. Pendant des mois elle prodigue ses soins au malade, même s'il lui faut pour cela renoncer à une partie de ses exercices de piété.

La fatigue commençait à se faire sentir quand, au mois de décembre, son second frère, Émile, récemment sorti de l'École Polytechnique, arrive pour passer quelques jours

de congé en famille. Il est alors saisi par la fièvre, mais le médecin consulté juge le mal sans gravité. Pourtant, peu de jours après, la dévouée garde-malade a un pressentiment. Il lui semble entendre une voix intérieure lui dire: « Ton frère Émile mourra lundi ». Amélie puise dans sa foi et son affection fraternelle la force d'avertir sa mère, de préparer son frère à la réception du sacrement des malades et de rester au chevet du mourant jusqu'à son dernier soupir. Il meurt au jour prédit, le 5 janvier 1818, tandis que la santé de Malo s'améliore progressivement.

Mais la fatigue accumulée depuis des mois et le chagrin causé par la mort d'un frère tendrement aimé ont épuisé les forces de la jeune fille. Elle tombe malade à son tour et ne recouvre la santé qu'après avoir promis un pèlerinage à Notre-Dame-de-Saint-Jouan, dont la statue miraculeuse est vénérée dans la paroisse du même nom, à une dizaine de kilomètres de Paramé.

Cette guérison, Amélie la juge miraculeuse et l'interprète comme une confirmation de son appel à la vie religieuse. Les Soeurs des Sacrés-Coeurs de Picpus ont une maison à Saint-Servan, ville voisine de Saint-Malo; au couvent est adjointe une pension pour dames âgées. Madame Fristel pourrait être reçue dame pensionnaire et sa fille, assurée que sa mère ne manquerait pas de soins dans sa vieillesse, se ferait religieuse dans cette congrégation. Madame Fristel finit par se rendre au désir de sa fille et celle-ci, au comble du bonheur, est reçue au couvent Sainte-Anne. Mais tel n'est pas le plan de Dieu. Madame Fristel va être, une fois de plus et sans le savoir, l'instrument de la Providence: elle demande l'assurance que, tant qu'elle vivra, sa fille restera au monastère de Saint-Servan. La supérieure estime ne pas pouvoir prendre un tel engagement; et Amélie, se sentant obligée en conscience d'assurer à sa mère une vieillesse entourée d'affection et de soins, renonce à la vie religieuse. Toutes deux reviennent à Saint-Malo, où, pour Amélie recommence une vie de soumission et de patience.

Plus tard Madame Fristel pourra dire à ses autres enfants en parlant de leur soeur: « C'est un ange de vertu, qui non seulement ne m'a jamais contristée mais est toujours allée au-devant de mes désirs ». L'occasion ne va pas tarder d'un nouvel acte de soumission pour Amélie. En 1821 Madame Fristel décide de quitter Saint-Malo et de venir s'établir à Beaulieu. Ce changement est pénible pour la jeune fille. À Saint-Malo elle avait toutes facilités pour ses exercices de piété; à Beaulieu, par contre, elle est éloignée de l'église, et les chemins pour s'y rendre sont souvent impraticables pendant l'hiver. Mais, selon le mot d'un de ses biographes, « elle sait accepter les événements, si fâcheux qu'ils soient, comme l'expression de la volonté de Dieu, et personne n'aurait pu soupçonner son chagrin intérieur, en voyant la sérénité de visage avec laquelle elle aide au déménagement ».

« Toute à tous »

Frappée de l'ignorance des enfants du village de Beaulieu qui, surtout à la mauvaise saison, ne fréquentent guère l'école, Mademoiselle Fristel se fait institutrice. Elle apprend à ses élèves les rudiments du français et du calcul, et compose même à leur intention une grammaire française, à laquelle elle ajoutera plus tard un résumé de géographie générale. Bien sûr, elle donne une place de choix à la formation religieuse. En tout cela, elle fait merveille. Sa nièce Léocadie, devenue plus tard Mère Marie-Thérèse, rappellera avec émotion comment la tante avait le don de subjuguier tout son petit monde quand elle enseignait l'histoire sainte ou commentait l'Évangile: « Le temps passait toujours trop vite! ... ».

N'est-il pas étonnant de voir cette jeune personne, qui a déjà à sa charge une maman exigeante, se consacrer à toute espèce de services, éducation des enfants, visites des malades, des pauvres vieillards isolés surtout, et garder le calme et la sérénité qui la rendent accueillante à tous et la font surnommer « la bonne demoiselle ». À tout cela elle ajoute encore des austérités qui, confessera-t-elle plus tard humblement, ne sont pas toujours conformes à la prudence. Où puise-t-elle cette force d'âme? Un de ses biographes, le P. Guiné, eudiste, nous le révèle: « Levée à cinq heures du matin en toute saison, jamais elle ne manquait d'assister à la première messe, malgré la distance, les mauvais chemins ou les rigueurs de la température; plusieurs fois par semaine elle recevait le Dieu d'amour et c'était comme un besoin pour son coeur de faire rayonner autour d'elle le feu de la charité dont elle brûlait ».

Entrée au Tiers Ordre de saint Jean Eudes

Une deuxième fois, Mademoiselle Fristel va expérimenter la limite de ses forces physiques. À 23 ans, elle tombe sous le coup d'une grande fatigue, et ses jours sont en danger. Aucun remède ne permet d'entrevoir le rétablissement. Elle est résignée à mourir, mais il lui en coûte de laisser seule sa mère de plus en plus infirme. L'idée lui vient alors de promettre à Dieu d'entrer dans la Société du Coeur de la Mère Admirable, fondée par saint Jean Eudes. À peine a-t-elle fait cette promesse qu'une personne venue visiter sa mère parle d'un remède très efficace en pareil cas. Elle l'essaie, et en quelques semaines sa santé est rétablie. Elle se hâte de tenir sa promesse et se présente comme aspirante.

Dans cette Société du Coeur de la Mère Admirable, communément appelée « Tiers Ordre », Amélie va trouver une doctrine spirituelle solide et sûre, une règle de vie et un milieu qui constitueront de solides assises sur lesquelles pourra s'édifier plus tard la Congrégation des Saints Coeurs. Par cette société aussi elle entrera en rapport avec le Père Louis de la Morinière, supérieur général des Eudistes à partir de 1830, dont les conseils lui seront très précieux pour la réalisation de sa mission.

Le 20 octobre 1823, jour de la fête du Sacré-Coeur dans les congrégations fondées par saint Jean Eudes, Amélie devient tertiaire et s'engage au célibat et à la pratique de la vie religieuse à la maison. Ses nouveaux engagements sont un stimulant pour ses activités charitables et son dévouement en famille. Elle apporte beaucoup de zèle à l'éducation des enfants de sa soeur Reine, et les prépare à leur première communion. En 1824, son frère Malo, qui se souvient sans doute des soins intelligents dont il a bénéficié quelques années auparavant, vient confier à sa soeur son deuxième bébé, un petit être si frêle qu'il paraît n'avoir plus qu'un souffle de vie, et devant lequel la jeune maman est complètement désarmée. La tante Amélie lutte contre la mort pendant deux mois, et elle a la joie de rendre à ses parents une petite Léocadie pleine de santé. Se doutait-elle alors que ce bébé deviendrait, quelque trente ans plus tard, sa plus précieuse collaboratrice dans la fondation de la Congrégation des Saints Coeurs, et serait ensuite la seconde supérieure générale?

Les années passent; Mademoiselle Fristel continue sa vie de prière et de dévouement au service des nécessiteux de tous genres. Si elle a une prédilection, c'est pour les pauvres « honteux »; son âme délicate les devine, et les secourt avec la discrétion et la simplicité des coeurs humbles qui laissent gratuitement Jésus-Christ manifester son amour par leurs gestes et mettent leur bonheur à en donner aux autres.

Son appartenance au Tiers Ordre, et plus encore sans doute ses relations avec

le Père Louis de la Morinière, développent chez elle la dévotion au Coeur de Jésus et au Coeur de Marie. La doctrine de saint Jean Eudes trouve en elle une parfaite résonance; et ses compagnes du Tiers Ordre ne tardent pas à la choisir pour supérieure du groupe de Paramé. C'est une nouvelle activité ajoutée à toutes les autres; c'est aussi un acheminement vers son rôle de fondatrice.

Au chevet de sa mère

Madame Fristel ressent de plus en plus le poids des années et décide, un peu avant la fin de 1836, de venir habiter le bourg de Paramé; elle sera ainsi plus proche de l'église, et ses amies pourront facilement venir lui rendre visite et passer les soirées d'hiver. Amélie apprécie la proximité de l'église paroissiale, mais regrette la tranquillité de Beaulieu où elle avait plus de temps libre. Cependant, habituée à se faire toute à tous, elle accueille gracieusement les nombreuses visites de sa mère. Le sérieux de ses entretiens et la bonté qui émane d'elle lui attirent toutes les sympathies; aussi ne faut-il pas s'étonner de la voir l'objet d'une nouvelle demande en mariage. Malgré l'insistance du jeune homme, appuyé par Madame Fristel, Amélie reste irréductible: elle s'est donnée à son Seigneur pour toujours...

Bientôt la santé de Madame Fristel commence à donner de sérieuses inquiétudes à son entourage, et le médecin consulté laisse envisager un dénouement peut-être rapide. Amélie redouble de soins et d'attentions; il lui revient de préparer sa mère à l'ultime rendez-vous. La mission est délicate. Malgré ses soixante-et-onze ans, Madame Fristel tient à la vie et ne se rend pas compte de son état. Il faudra le tact et la délicatesse inspirés par une foi éclairée et une tendre affection filiale pour préparer la chère malade à la réception des derniers sacrements. Peu à peu, elle accepte la pensée de la mort avec calme et esprit de foi. Et le 7 juillet 1837, elle s'éteint dans les bras de sa fille

Une charité attentive et réaliste

Amélie ne se replie pas sur le chagrin, pourtant très profond, causé par la mort de sa mère; au contraire, elle se donne davantage encore aux pauvres et à ceux qui souffrent. Dès le mois de novembre, elle inaugure un « Bureau de Charité ». Son intention est de lutter contre une des causes de la misère dans beaucoup de familles paraméennes: le chômage. La population compte alors de nombreux ouvriers agricoles, qui trouvent difficilement du travail à la mauvaise saison. Amélie sait bien que l'oisiveté est souvent mauvaise conseillère, et que l'argent reçu gratuitement a moins de valeur que celui obtenu par le travail. Elle conçoit l'idée de procurer de l'ouvrage à domicile aux mères de famille. Pour cela il faut leur fournir des matières premières et se charger d'écouler les produits fabriqués. Malgré les moyens extrêmement réduits dont elle dispose, Mademoiselle Fristel se met courageusement à l'oeuvre avec deux amies. Elles feront tout « le possible » et, pour le reste, elles comptent sur la Providence. Celle-ci ne les déçoit pas. Malgré les prédictions de faillite de la « boutique de Mademoiselle Fristel », les affaires prospèrent. Une partie des revenus est distribuée aux pauvres, l'autre utilisée à l'achat de nouvelles matières premières.

À la même époque, Amélie met aussi sur pied un ouvroir où dames et jeunes filles se réunissent le mercredi pour remettre à neuf des vêtements qui sont ensuite donnés à des familles dans le besoin.

Ne voulant pas se mettre en avant, et soucieuse d'assurer la durée de l'oeuvre, Mademoiselle Fristel sait intéresser au Bureau de Charité la municipalité, et se faire aider pour l'administration financière, par un « conseil » qui fonctionne très régulièrement, tenant les comptes, faisant les bilans, recensant les indigents, etc.

Un héritage inattendu

Tant d'oeuvres charitables auraient pu largement satisfaire beaucoup d'âmes généreuses. Mais Amélie ne pouvait demeurer en paix tant qu'elle voyait une misère à soulager. Dans ses visites aux personnes âgées, elle avait été souvent frappée de leur solitude et de la misère physique et morale à laquelle beaucoup sont réduites. « Si j'avais un grand jardin attenant à ma maison, disait-elle à l'une de ses amies, je me chargerais d'abriter quelques vieillards ». Ce rêve semblait utopique ... En 1846 il devient subitement une réalité. À quelques centaines de mètres du bourg de Paramé, la métairie des Chênes était bien connue des pauvres mendiants, nombreux à cette époque. Le propriétaire, Monsieur Lemarié, était leur ami. Jamais aucun d'eux n'essuyait de refus à sa porte. Resté célibataire, son seul luxe était la bienfaisance. Paramé n'était alors qu'une commune rurale, dont la population stable ne dépassait pas deux mille âmes, et tout le monde se connaissait. Sans entretenir de contacts particuliers avec Mademoiselle Fristel, Monsieur Lemarié admirait sans doute sa charité envers les pauvres et la sagesse avec laquelle elle administrait les maigres ressources dont elle disposait en leur faveur. Atteint d'une maladie dont il n'ignorait pas le proche dénouement, et désireux d'assurer des secours permanents aux invalides et aux vieillards dont l'État ne s'occupait guère à cette époque, il résolut de léguer sa propriété à sa charitable compatriote. De son testament, daté du 1^{er} mai 1844, il ne laissa rien transpirer; ce fut donc une surprise générale quand, au lendemain de sa mort (24 juin 1846), il fut rendu public.

Monsieur Lemarié avait sans doute prévu que sa succession soulèverait quelques difficultés; aussi avait-il choisi comme exécuteurs testamentaires deux amis capables d'aider Mademoiselle Fristel: Messieurs Jouanjan et Filbert. Ils furent les deux premiers membres du comité dont elle voulut tout de suite s'entourer. Les héritiers de Monsieur Lemarié manifestèrent bien un peu de mauvaise humeur, mais la bonté d'Amélie Fristel eut vite fait de les désarmer, et le 25 décembre s'ouvrait le nouvel Asile par l'arrivée du premier pensionnaire et de Marie Hesry, une brave tertiaire venue en prendre soin. Le lendemain, une vieille demoiselle de Rothéneuf se présentait aussi, et à la fin du mois de janvier, les vieillards accueillis étaient douze, six hommes et six femmes. À Marie Hesry, s'était jointe, le 1^{er} janvier, une jeune fille de vingt-quatre ans, Julie Gauchet, qui deviendrait plus tard l'un des piliers de la congrégation des Saints Coeurs.

Amélie à Notre-Dame-des-Chênes

Dès le début de la fondation, Amélie Fristel songeait à venir s'établir elle-même au milieu de ses chers vieillards. Mais ce n'est que le 1^{er} mai 1847 qu'elle peut réaliser son désir, car il lui a fallu d'abord pourvoir à son remplacement à la tête du Bureau de Charité. À sa nouvelle résidence, elle donne le nom de Notre-Dame-des-Chênes. À partir de ce jour, elle vit réellement « en communauté » avec ses compagnes et, sans abandonner ses autres activités apostoliques et charitables, elle consacre surtout son temps au service de ceux qu'elle appelle « ses maîtres », les vieillards, de plus en plus

nombreux à l'Hospice. Malheureusement les ressources et les locaux sont restreints, et, bon gré mal gré, il faut se limiter. Pourtant Mademoiselle Fristel accepte difficilement de dire non, il lui arrive quelquefois de dépasser les limites de la prudence humaine. Mais la Providence lui donne raison! ... Le niveau du cidre dans le tonneau et la quantité de farine dans la huche demeurent constants jusqu'à la récolte suivante ... comme autrefois à Sarepta! Ou bien encore c'est une pauvre vieille demoiselle, Janny Navier, qu'elle reçoit gratuitement et qui, soudain devenue l'héritière d'une belle fortune, la remet entre les mains de sa bienfaitrice pour lui permettre de construire une demeure plus vaste et plus confortable pour ses hôtes. En reconnaissance, cette maison est encore aujourd'hui appelée « la maison Navier ». Car la reconnaissance, la vertu des grands coeurs, est écrite en gros caractères dans celui d'Amélie Fristel. Elle la manifeste par exemple le 24 juin 1847, premier anniversaire de la mort de Monsieur Lemarié. La première messe célébrée à Notre-Dame-des-Chênes, dans le salon du vénéré défunt, est offerte à ses intentions en présence des membres de sa famille. Et, quand l'exhumation sera possible, ses restes viendront reposer dans la chapelle construite près de la demeure qu'il a léguée aux pauvres.

Ce serait une erreur de croire sans nuages le ciel d'Amélie Fristel. Les obstacles, les contrariétés, les soucis, les moqueries, voire les injures, ne lui furent pas épargnés; mais sa patience, sa douceur et sa force surnaturelle, puisées dans une foi profonde, lui permirent toujours de désarmer ses opposants ou de vivre sereinement ses difficultés. Ses préférences, si elle en avait, allaient aux plus misérables et aux plus difficiles. On a gardé le souvenir de cette femme, aigrie sans doute par une vie de malheurs, aux injures de laquelle la « bonne demoiselle » répondait par des attentions particulières, et que l'entourage avait surnommée la privilégiée de l'ingratitude.

À Notre-Dame-des-Chênes, les années passent, paisibles, pour les vieillards qui, dans cet asile champêtre, ne se sentent pas dépaysés et sont à l'abri des privations et de la misère. Le service religieux est également assuré. La Providence y a pourvu en la personne de Monsieur l'abbé Paris. Ce vicaire de Paramé venu, en 1850, se reposer à Notre-Dame-des-Chênes d'une fatigue momentanée, s'est attaché à l'oeuvre naissante et, en 1852, il a obtenu de Mgr Brossais Saint Marc, évêque de Rennes, l'autorisation de s'y fixer définitivement. Il sera une aide précieuse pour Mère Marie-Amélie dans la fondation de la Congrégation et la formation des premières institutrices. C'est en effet vers une nouvelle étape qu'on s'achemine insensiblement.

Lente germination

Jeune fille de vingt ans, Amélie Fristel n'avait pu réaliser son désir de vie religieuse; sa nièce, Léocadie Fristel, le bébé arraché à la mort une vingtaine d'années plus tôt, était venue la rejoindre à Notre-Dame-des-Chênes dans l'espoir qu'un jour le petit groupe des « Dames de Paramé », comme les appelait l'évêque de Rennes, donnerait naissance à une congrégation vouée au Coeur de Jésus. Deux ou trois autres parmi leurs compagnes désiraient également se consacrer à Dieu par les voeux de religion.

Par ailleurs, il fallait songer au moyen d'assurer la durée de l'oeuvre entreprise. On ne pouvait espérer le faire par succession testamentaire; le seul moyen sûr serait donc d'en remettre la charge à une congrégation religieuse. Déjà plusieurs personnes prédisaient à Amélie, qu'on appelait maintenant « la supérieure des Chênes », qu'elle

serait fondatrice. Mais son humilité ne lui permettait même pas d'y penser; d'ailleurs le concile provincial tenu à Rennes en 1846 avait décidé de n'autoriser aucune nouvelle congrégation dans le diocèse de Rennes.

Amélie eut recours aux Saints Coeurs de Jésus et de Marie, et, un jour, par l'intermédiaire de l'abbé Jean-Marie Vianney, ils répondirent à sa demande. Que disait le saint Curé d'Ars dans sa réponse à la lettre que Mademoiselle Fristel lui avait fait remettre? Nous ne le savons que partiellement, par ce qu'elle a bien voulu en communiquer à l'une de ses premières Soeurs. Ce qui est sûr, c'est qu'après cette réponse elle commence à envisager la fondation d'une congrégation comme une chose voulue de Dieu. Peu à peu ses hésitations disparaissent, et, malgré les difficultés qui vont se multiplier sous ses pas, elle garde confiance en la Providence.

Les premières démarches près de l'autorité ecclésiastique se heurtent à un refus, appuyé sur la décision du concile provincial. À l'évêché, une seule solution semble possible: l'association à une congrégation déjà existante. L'idée n'est pas très goûtée des compagnes d'Amélie Fristel; mais elle-même n'est pas fâchée de perdre ainsi son titre de fondatrice. Un essai est donc décidé; des contacts sont pris. Mais au moment où ils sont sur le point d'aboutir, il apparaît clairement que le régime de l'Asile va être profondément modifié, ce dont les vieillards ne manqueront pas de souffrir. Et n'ira-t-on pas à l'encontre de la volonté de tous ceux qui ont aidé à la fondation de la maison?

Que faire? Amélie Fristel, malgré son désir de se soumettre à l'autorité diocésaine, croit de son devoir d'interrompre les négociations. Elle veut cependant s'assurer que c'est bien là la volonté de Dieu, et elle consulte son directeur, l'abbé Rosty, qui l'approuve, et ajoute: « Vous avez commencé et poursuivi votre oeuvre pour la gloire de Dieu et l'utilité spirituelle et temporelle du prochain. Votre intention est droite et pure. Vous êtes les enfants de la divine Providence, abandonnez-vous toutes entre ses mains, et persévérez jusqu'à la fin ».

Soutenue par les conseils de ce saint prêtre, la petite communauté de Notre-Dame-des-Chênes va donc se préparer, dans le silence et le dévouement, à la mission à laquelle le Seigneur la destine. Ce n'est cependant qu'au bout de plusieurs années, alors que tout espoir humain semblait interdit, que la lumière se fera.

Établissement de la Congrégation des Saints Coeurs

L'instrument de la Providence sera un Eudiste, le P. René Poirier, qui, à l'époque, exerce un ministère très actif à Port-d'Espagne (Ile Trinidad, Antilles anglaises) et qui, avec quelques tertiaires du Coeur de la Mère Admirable, a fondé sur place une congrégation religieuse appelée Congrégation des Soeurs du Saint Coeur de Marie.¹ L'abbé Paris, aumônier de l'Asile des Chênes, qui avait été le compagnon de classe de son frère, lui écrit le 29 août 1853, pour lui demander si les « Dames de Paramé » pourraient s'agréger à la congrégation qu'il a fondée. Et c'est précisément le 20 octobre, jour de la fête du Coeur de Jésus à laquelle la communauté de Notre-Dame-des-Chênes s'est préparée avec ferveur, que la réponse du P. Poirier arrive à Paramé. Il s'y déclare tout à fait disposé à établir une « union complète » entre les Soeurs du Saint Coeur de

¹ Le P. Poirier allait devenir, en 1859, évêque de Roseau (Ile Dominica, également dans les Antilles anglaises). Il mourut à ce poste en 1878.

Marie et le groupe qui, à Paramé, aspire à la vie religieuse. Cette réponse, immédiatement communiquée à l'évêque de Rennes, lève toutes ses hésitations. Constatant qu'il existe déjà en Amérique une congrégation fondée à partir du Tiers Ordre de saint Jean Eudes, il autorise Amélie Fristel et ses compagnes à faire la même chose dans son diocèse, et cela sans exiger qu'elles s'affilient à un autre institut.

Dès le 29 octobre, M. Maupoint, vicaire général, chargé par ailleurs de la petite communauté en tant que supérieur, lui annonce la bonne nouvelle. Jugeant que ces aspirantes à la vie religieuse ont déjà fait un assez long noviciat, il propose de fixer la cérémonie de leur consécration au 11 novembre, à la fin d'une retraite qu'il viendra prêcher lui-même. Et, au jour fixé, naît la Congrégation des Saints Coeurs de Jésus et Marie, par la profession religieuse des sept premiers membres. Le soir de ce jour mémorable, M. Maupoint procède à la constitution du premier conseil général, en nommant Amélie Fristel supérieure, Julie Gauchet assistante et économe, et Léocadie Fristel maîtresse des novices et secrétaire.

L'arbre était planté; allait-il prendre racine et s'étendre dans le champ du Seigneur? Dans la prière et la confiance, Mère Marie-Amélie et ses compagnes attendirent le signe de Dieu. Il leur arriva encore par la voix de l'évêque du diocèse.

Prise en charge des « Petites Écoles »

Mgr Saint Marc avait toujours manifesté une sollicitude particulière pour la formation chrétienne des enfants. Il souffrait de voir que, faute de ressources, de nombreuses petites paroisses rurales ne pouvaient entretenir d'écoles chrétiennes. Les congrégations enseignantes ne manquaient pas dans le diocèse, mais la plupart ne s'occupaient que de l'éducation des filles et acceptaient difficilement d'envoyer une Soeur toute seule dans une paroisse. Il s'agissait donc de trouver des institutrices qui accepteraient de vivre parfois seules au milieu d'une population, sympathique sans doute, mais de condition très modeste. Se rappella-t-il qu'Amélie Fristel avait été éducatrice bénévole à Beaulieu? Le fait est qu'il songea pour cette humble tâche aux Soeurs de Paramé.

Mère Marie-Amélie hésita à accepter; elle avait si peu de sujets, et ceux-ci n'étaient pas préparés à l'enseignement. Le vicaire général revint à la charge et sut toucher la corde sensible d'Amélie Fristel: il montra le service demandé comme le plus humble, le moins recherché. Cette considération l'emporta dans l'esprit de la fondatrice, et elle écrivit à Monseigneur: « Nous sommes tout entières à votre disposition, Monseigneur, bien résolues à faire toujours ce qui nous sera possible pour correspondre à vos désirs ». La lettre est datée du 4 mars 1856; le 2 septembre de la même année la première école dirigée par une Soeur des Saints Coeurs ouvrait ses portes dans la paroisse de Cornillé.

Cet acte d'obéissance n'allait pas tarder à être récompensé; en effet la nouvelle oeuvre allait permettre à la Congrégation de s'étendre et de se consolider, grâce à l'entrée de nombreuses Soeurs du Tiers Ordre qui dirigeaient déjà de petites écoles en milieu rural.

Développement de la Congrégation

À Notre-Dame-des-Chênes il fallut prévoir des agrandissements. On convertit les greniers en mansardes destinées à servir de dortoirs aux futures postulantes. La bonne

Mère ne doutait pas que la Providence lui donnerait les moyens de poursuivre l'oeuvre commencée à la demande de l'Église.

Dans les paroisses, les Soeurs se mirent totalement au service des populations. Elles se dévouaient non seulement dans leurs classes, mais aussi aux soins des malades et dans la visite des pauvres, surtout des vieillards isolés. Pendant les épidémies de choléra qui sévissaient fréquemment dans ces contrées, certaines payèrent de leur vie leur dévouement au chevet des moribonds.

Afin de favoriser l'oeuvre des petites écoles, Monseigneur encouragea la fondatrice à demander la reconnaissance légale de sa petite congrégation. Cette reconnaissance fut accordée par décret impérial en 1859, et, à cette occasion, au nom de Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie on ajouta celui de Soeurs des Petites Écoles. Cet acte officiel fut accueilli avec joie dans toute la région, où les journaux locaux s'empressèrent de faire connaître la bonne nouvelle.

À Notre-Dame-des-chênes, le nombre des protégés d'Amélie Fristel augmentait. Au fur et à mesure des possibilités. Ils étaient vingt-huit en 1855, d'après le rapport du duc de Noailles présenté à l'occasion de l'octroi du prix Monthyon à Mademoiselle Fristel; leur nombre aura doublé quand la bonne Mère s'éteindra en 1866. À cette même époque trente-quatre écoles rurales seront confiées aux Soeurs des Petites Écoles.

Cette extension rapide des oeuvres ne faisait pas oublier à la fondatrice la nécessité d'une formation religieuse solide pour les âmes de bonne volonté que le Seigneur lui confiait. Au début des petites écoles, le noviciat fut souvent réduit, mais dès qu'elle le put, Mère Marie-Amélie voulut l'organiser sous la direction de sa nièce, Mère Marie-Thérèse Il fallait aussi songer à compléter le premier règlement, qui n'était autre que celui du Tiers Ordre. « Le règlement du P. Eudes leur suffira bien », avait dit Mgr Brossais Saint Marc au moment de la fondation. Les circonstances nouvelles, spécialement la dispersion des Soeurs, obligeaient pourtant à l'aménager, et la première Règle, lithographiée à Saint-Malo, parut en 1861 La vénérée fondatrice aimait beaucoup se retrouver au milieu des jeunes novices et les entendre se récréer joyeusement; c'était aussi une vraie joie pour toute la maison, vieillards y compris, quand les vacances permettaient aux Soeurs des paroisses de se retrouver à la maison-mère, ce qui faisait dire à Mère Marie-Amélie « Nous ressemblons bien moins à un couvent qu'à une grande famille».

Le rayonnement d'une fondatrice

On comprend la peine des Soeurs quand, aux vacances de l'été 1866, elles durent se rendre à l'évidence: les années pesaient sur les épaules de leur Mère, elle marchait péniblement et sa vue affaiblie ne lui permettait plus d'écrire elle-même les lettres qui apportaient tant de joie et de ferveur dans les petites communautés. Cependant elle restait active, et on voulait se persuader que le Seigneur la laisserait encore quelques années à l'affection de sa grande famille. Elle seule osait envisager un proche dénouement. En effet le 8 octobre une congestion cérébrale se déclarait. Tout fut mis en oeuvre pour conjurer le mal: les efforts des médecins, les soins dévoués des infirmières, les prières et les larmes des Soeurs et des vieillards. Mais la Providence en avait décidé autrement. Incapable de parler, Mère Marie-Amélie soulevait de temps en temps sa main défaillante pour bénir ses filles accourues à son chevet. Après cinq jours de souffrance, elle entra en agonie et s'éteignit doucement le 14 octobre. Ce fut un deuil général, et, d'après le Journal de Saint-Malo, ses obsèques furent un triomphe. « Les

regrets étaient dans tous les coeurs, l'espérance glorieuse dans toutes les âmes », écrit Monsieur Pomphily.

La dépouille mortelle reposa au cimetière de Paramé jusqu'en 1874, puis elle fut placée dans la chapelle primitive, où un caveau avait été préparé, face à celui de Monsieur Lemarié. En 1950, à la clôture du procès apostolique, eut lieu la reconnaissance de ces restes vénérés: après plus de soixante-quinze ans le squelette demeurait intact. C'est maintenant dans la chapelle de la communauté que beaucoup de personnes viennent prier et demander l'intercession de celle qui sur terre aurait voulu soulager toute misère. De nombreuses faveurs ont été obtenues: elles attestent son crédit auprès de celui dont elle a toujours cherché à accomplir la volonté. D'ailleurs, sitôt après avoir appris le décès de Mère Marie-Amélie, Mgr Maupoint, l'ancien vicaire général devenu évêque de Saint-Denis de la Réunion, avait écrit à Mère Marie-Thérèse, en lui demandant de garder précieusement tous les souvenirs de la Mère Fondatrice: il pressentait déjà que sa sainteté pourrait bien un jour être proclamée solennellement par l'Église.

La mémoire d'Amélie Fristel n'est pas tombée dans l'oubli avec les années. Ses filles, que la persécution de la fin du siècle dernier a obligées à partir à l'étranger (Pays-Bas, Canada, Guernesey), ont emporté avec elles le souvenir de leur Mère et transmis aux populations qui les accueillent la confiance dans l'intercession de leur fondatrice.

En 1917, Monseigneur Charost décida de commencer les premiers travaux en vue de l'introduction de la cause de béatification. Après bien des vicissitudes, dues surtout aux malheurs des temps, la cause a progressé et, le 15 mai 1976, Sa Sainteté le pape Paul VI signait le décret d'héroïcité des vertus de la Servante de Dieu.

LE MESSAGE D'AMÉLIE FRISTEL

Ce qu'Amélie Fristel nous a légué, ce n'est pas seulement une oeuvre; c'est aussi un esprit, qui demeure bien vivant et qui peut, aujourd'hui encore, inspirer notre fidélité au Seigneur au milieu des interrogations et des inquiétudes de notre monde.

« Qui s'appuie sur le Seigneur ressemble au mont Sion: rien ne l'ébranle, il est stable pour toujours » (Ps 125, 1)

Au monde anxieux, Amélie Fristel révèle la source de la sérénité et de la sécurité. À propos d'une de ses Soeurs elle écrivait: « Il ne faut pas qu'elle s'appuie sur elle-même mais uniquement sur le Bon Dieu à qui elle s'est donnée, et tout ira bien ». À une autre qui la plaignait au moment d'une grande épreuve, elle répliquait: « Ma fille, Dieu ne se trompe jamais; il a parfaitement pris la mesure de mes épaules, je ne puis tomber sous le poids de cette croix en mettant tout mon bonheur à adorer ses desseins ». Foi en la bonté de Dieu, communion à sa volonté, telles étaient les sources où elle puisait sa vaillante et communicative sérénité: « Sitôt que nous nous approchions de notre Mère, plus ou moins abattues, il nous suffisait de voir la sérénité qui brillait sur son visage pour retrouver l'énergie et le courage », disaient ses compagnes. Et, au lendemain de sa mort, Monsieur Pomphily écrivait: « On sentait autour d'elle je ne sais quelle atmosphère de sérénité, d'apaisement, de santé morale... ».

« Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Mt 6, 33)

Une des requêtes les plus fréquentes aujourd'hui est celle de l'épanouissement personnel, autrement dit du bonheur trouvé dans la réalisation de toutes ses aspirations. Amélie Fristel apparaît comme une femme « accomplie », « épanouie », comme on pourrait dire aujourd'hui; et pourtant, combien de fois a-t-on pu, dans la première partie de ce récit, la voir contrariée dans ses projets, elle qui s'est trouvée maintenue jusqu'à trente-neuf ans dans la dépendance d'une mère autoritaire et exigeante?

C'est qu'elle avait acquis la maîtrise d'elle-même, qui lui permettait de ne pas dramatiser ses difficultés, de rester calme dans les contrariétés, et patiente sous les injures; et surtout, sa foi lui faisait voir en tout événement une manifestation de la Providence « qui veut notre bien plus que nous-mêmes ». Aussi Dieu avait-il toute facilité pour façonner et conduire la future fondatrice, par des chemins qui souvent paraissaient déconcertants.

La volonté divine, c'était la grande règle d'Amélie Fristel. La phrase écrite sur son tombeau l'a d'abord été dans sa vie: « Ayez sans cesse les yeux fixés sur la main divine de votre adorable Maître pour obéir à son moindre signe, dût-il nous en coûter la vie ». Cette volonté, elle cherchait à la découvrir dans le contact direct avec son Seigneur, mais aussi près des conseillers sûrs et prudents dont elle s'entourait toujours.

« Ne vous inquiétez pas ... Votre Père sait ce dont vous avez besoin » (Mt 6, 31)

Une fois cette volonté connue, rien ne pouvait la décourager. On l'a bien vu au moment de l'entrée en possession de la succession Lemarié, et plus encore lors de la fondation de la Congrégation. Elle allait jusqu'au bout du possible, et attendait patiemment en toute confiance et tranquillité que le Coeur de Jésus fasse le reste! ... La construction de la chapelle primitive dont la nécessité s'imposait fut commencée avec dix centimes ... Et quand il s'agit d'accepter l'oeuvre des petites écoles, la congrégation ne comptait qu'un tout petit nombre de sujets, tous occupés aux soins des vieillards de l'hospice; parmi elles une seule était pourvue du brevet d'enseignement! À la demande expresse de l'évêque, Mère Marie-Amélie fit taire ses objections et prononça son Fiat et les postulantes se présentent assez nombreuses pour que dix ans plus tard la Congrégation soit chargée de trente-quatre écoles! L'obéissance fait des miracles, dit-on, ne serait-ce pas une vérité qui nous est ici rappelée?

« N'aimons ni de mots, ni de langue, mais en actes, véritablement » (1 Jn 3, 18)

Amélie Fristel a sûrement aussi quelque chose à dire à ceux qui, nombreux aujourd'hui, militent en faveur des pauvres et des exploités. Elle aussi lutta contre le chômage; elle s'intéressa aux jeunes filles dont la santé et la dignité étaient menacés par des employeurs sans conscience. En toutes circonstances elle s'efforça d'être un instrument de paix et de réconciliation. Accueillante aux clochards qui frappaient à sa porte, elle demeure disponible aux personnes de son propre milieu social. Attentive à la fois aux problèmes des ouvriers et à ceux des patrons, elle s'ingénie, dans le contexte concret de son époque, à trouver des moyens de les amener à collaborer. Le Bureau de Charité qu'elle met sur pied, l'ouvroir qu'elle organise, la maison de vieillards qu'elle fonde, montrent à la fois le réalisme de sa charité et son aptitude à stimuler la

générosité de tous.

« Quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu et au nom du Seigneur Jésus » (1 Co 10, 31; Col 3, 17)

Ce n'est pas dans des faits extraordinaires que se manifeste la vertu d'Amélie Fristel, mais dans la continuité d'une existence toute donnée à Dieu et aux autres. Elle paie de sa personne jusqu'à la limite de ses forces, et cela avec la simplicité de ceux pour qui l'oubli d'eux-mêmes est devenu une seconde nature. Il y a là un témoignage qui, certainement, peut parler aux jeunes en quête d'authenticité.

« Parle, Seigneur, ta servante écoute » (cf. 1 S 3, 10)

La société d'aujourd'hui est secouée jusque dans ses fondements. De nouveaux besoins apparaissent; d'autres deviennent moins pressants du fait de l'évolution économique ou d'une autre organisation sociale où l'État se substitue à la charité privée. Se pose alors la question de la nécessité des oeuvres fondées par Amélie Fristel. Seront-elles encore nécessaires demain? Comment les adapter? Faut-il en créer de nouvelles? Questions bien complexes, et qui requièrent de notre part une immense attention, mais que de toute façon nous ne saurons résoudre que si nous suivons le conseil d'Amélie Fristel: « Ayez sans cesse les yeux fixés sur la main divine de votre adorable Maître pour obéir à son moindre signe ».

Oui, si nous marchons sur les traces d'Amélie Fristel, si nous nous inspirons de son esprit, nous nous rendrons par le fait même disponibles pour un service du Seigneur et des autres aussi total que possible, profondément humble et désintéressé. C'est là un programme de vie qui ne vieillit pas. Puisse-t-elle nous obtenir de le faire pleinement nôtre!